

Humaniser l'humanitaire

par Rik DE GENDT, journaliste, Bruxelles

Des actions humanitaires mises sur pied pour venir à la rescousse des gens en détresse risquent de déclencher, si les intervenants ne tiennent pas ou trop peu compte des circonstances sociales et culturelles, de nouvelles et plus grandes catastrophes. Telle est la conclusion d'un forum d'organisations non-gouvernementales et onusiennes, organisé récemment à Genève, qui plaide en faveur d'une meilleure préparation des opérations et des acteurs envoyés sur le terrain.

Les anecdotes sont assez bien connues. De la farine ou de la viande de porc venant des surplus européens sont inconsidérément, mais avec les meilleures intentions, envoyées aux victimes de sécheresse ou d'inondations ; là, elles restent intactes, car elles ne correspondent pas aux coutumes alimentaires locales. Des vêtements d'hiver sont envoyés dans des pays tropicaux et restent donc inusités. Des volontaires étrangers se rendant précipitamment au secours des victimes d'un tremblement de terre retournent bredouilles et grandement frustrés, parce que le manque de connaissance de la langue et la méfiance ont rendu toute aide presque impossible.

Dans de nombreux pays en voie de développement, africains en particulier, la fin de la guerre froide semble avoir eu pour corollaire l'émergence de conflits de nouveaux types, relevant plus de divisions internes que de guerres entre pays. Ces conflits naissent et se déroulent dans des contextes sociaux et culturels de plus en plus complexes. «Ceci oblige de penser autrement les missions et les mandats des acteurs humanitaires. Des réponses appropriées à ces nouveaux défis méritent d'être trouvées, qui tiennent compte de

l'émergence de ce nouvel environnement socioculturel des conflits», explique Josaphat Balegamire, directeur de Africa Tomorrow, une organisation non-gouvernementale africaine indépendante, initiatrice du forum.¹

Lourdes difficultés

En attendant, de nombreuses organisations nationales et internationales, humanitaires et de développement, font preuve de solidarité à travers des actions de secours et de protection aux victimes. Leurs mandats, leurs principes et leurs modalités d'action ne sont pas identiques ; leur efficacité opérationnelle diffère d'autant. Ainsi, il est devenu très complexe de coordonner sur le terrain les actions de cette pléthore d'acteurs. Intervenir en ordre dispersé multiplie le risque de gestes et d'actions superflus ou contradictoires, susceptibles de ralentir, ou même d'anéantir, le rendement des opérations.

En dépit de leurs efforts, ces organisations rencontrent des difficultés croissantes dans leurs actions d'assistance et de protection. Certaines sont d'ordre conjoncturel, c'est-à-dire sont liées de près ou



Tanzanie, camp de réfugiés Rwandais.

de loin à la situation de départ de l'intervention humanitaire. D'autres sont d'ordre structurel. «De ce constat est née, au-delà de l'aspect purement opérationnel, la nécessité vitale d'une réflexion nouvelle et profonde sur les conflits, les pratiques humanitaires et les enjeux inhérents», déclare J. Balegamire.

La dimension culturelle

«Au centre de cette réflexion : la redéfinition, selon une approche culturelle, du contact instantané entre l'agent humanitaire et la personne à assister, à protéger ou à aider. Quand nous voulons aborder l'impact du contexte social et culturel dans des interventions humanitaires, nous envisageons beaucoup plus que seulement une

meilleure efficacité dans l'approvisionnement et la distribution d'aide d'urgence ou dans l'assistance médicale et éducative. Cela a tout à faire avec le respect pour la particularité et la dignité de l'homme. Ainsi les actions humanitaires doivent, dès le début, se dérouler de manière plus humanisée et manifester un caractère plus humain», ajoute encore J. Balegamire.

En effet, il est apparu que la dimension culturelle au niveau local a souvent été peu sollicitée dans les actions humanitaires. Ce qui contribuerait ainsi à réduire, parfois à néant, les efforts considérables des agences intervenant dans ce domaine. En fait, l'inadéquation des solutions envisagées aux problèmes recensés constitue le talon d'Achille de cette gigantesque machine humanitaire. Celle-ci se met assez souvent en branle sans véritable considération pour les préalables

requis que sont la dignité et la culture des personnes à assister.

Dignité et culture demeurent le rare patrimoine d'une personne victime de conflits ou de catastrophes naturelles, qui a tout perdu ou qui a tout abandonné pour sauver sa vie. Elles constituent les facteurs clés pour comprendre un Africain qui, face à la mort, aimerait être entouré de la chaleur humaine et non s'isoler dans le calme comme le souhaiterait à sa place un Européen. La prise en compte de ces éléments auraient peut-être permis aux enfants rwandais au Congo-Zaïre, après le génocide de 1994 au Rwanda, de manger plus facilement les biscuits distribués, si ceux-ci avaient été préparés en fonction de leurs habitudes alimentaires (par exemple, avec du sorgho ou du soja, des céréales locales).

Préparer les acteurs

«Les agents humanitaires gagneraient en efficacité opérationnelle et en sécurité sur le terrain s'ils établissaient plus de contacts de proximité avec leurs partenaires locaux et s'initiaient mieux à l'environnement social local des victimes. Cette approche serait-elle incompatible avec les principes de neutralité et d'impartialité chers à toute intervention humanitaire ?», se demande Balegamire.

Il est évident qu'une telle approche des interventions humanitaires n'est pas facile à réaliser dans des situations d'extrême urgence, quand des équipes de secours ont moins de 24 heures pour se rendre sur place. Par contre, lors d'interventions plus structurées, la période de préparation est plus longue et permet de mieux prévoir les difficultés, de mieux cerner le déroulement de la mission à accomplir. «Il est pénible de constater, qu'alors même que les situations de conflit se complexifient, on trouve chez les intervenants un manque croissant de connaissance, aussi bien des normes et

conventions internationales, que du contexte social et culturel où ils sont amenés à agir. Ce contraste mène presque forcément à de nouveaux conflits, souvent plus graves», dit Rolf Jenny de l'Unitar, l'Institut des Nations Unies pour la formation et la recherche, le deuxième initiateur de ce forum. Il précise encore que le succès d'une intervention humanitaire dépend moins des «sponsors» que d'une bonne préparation et d'une réelle volonté à s'engager dans un contexte culturel différent.

«Cette bonne volonté, le désir d'aider et d'apprendre à mieux connaître l'autre ne font presque jamais défaut aux volontaires sur le terrain», témoigne Marion Harroff-Tavel de la Croix-Rouge. «Mais il leur manque parfois une bonne attitude de base. Dans l'assistance professionnelle, nous devons transformer la *culture de charité* (culture of charity) en une *culture de solidarité* (culture of solidarity). Cette dernière met plus l'accent sur l'identité culturelle de chaque individu, sur l'équivalence et le respect. Pour assimiler cette attitude, il n'y a qu'un seul chemin : écouter les gens sur les lieux.»

L'ambassadeur Mohammed Sahnoun, envoyé spécial de Kofi Annan, secrétaire général des Nations Unies, bien au courant des conflits africains, adhère à ces paroles. «Une connaissance élémentaire de la culture locale et de la vie sociale sur place est une condition sine qua non pour l'assistance humanitaire, d'autant plus que la plupart des conflits aujourd'hui sont des conflits internes plutôt que des guerres entre différents Etats. Dans ce cas, une intervention de l'extérieur est normalement inadmissible. Néanmoins, les agents humanitaires peuvent rendre de précieux services s'ils cherchent comment renforcer les structures locales d'entente et de vie en commun. Ils doivent se montrer attentifs, concernés et préoccupés de la population locale. Ceci est tout autre chose que pitié et compassion.» Et M. Sahnoun de formuler

trois propositions : «Tout d'abord, une bonne analyse de la nature du conflit et du contexte socioculturel est nécessaire pour une gestion efficace des interventions. Ensuite, la formation et la préparation des acteurs humanitaires sont importantes. Enfin, il est nécessaire de créer sur place de vraies possibilités d'échange culturel.»

Unitar s'est dit prêt à intensifier ses programmes et à investir plus dans des cours de formation préparatoire adaptée. L'organisation onusienne ne pense pas seulement aux acteurs d'une aide humanitaire, mais aussi aux journalistes et aux forces de maintien de paix, les casques bleus ou *peacekeepers*.

«Ceci est certainement une bonne chose», réplique Balegamire qui, néanmoins, ne se dit pas tout à fait satisfait. «Toute intervention humanitaire implique une rencontre interculturelle. A côté de ces formations, il faudrait d'urgence chercher à mettre sur pied des préparations plus générales, afin que les esprits et les cœurs des intervenants soient prêts lors de circonstances imprévues et soudaines, comme des inondations, des tremblements de terre ou des mouvements massifs de réfugiés. Dans ces moments-là, les secours doivent partir le plus vite possible et il est donc impossible de suivre un cours de trois mois.»

R. de G.

¹ Depuis sa création, Africa Tomorrow lutte contre la pauvreté et ses effets humains et sociaux : le sous développement et les conflits ; elle encourage les peuples africains à participer à la détermination de leur propre avenir ; elle œuvre en faveur du développement du partenariat Nord-Sud, à travers le dialogue interculturel et l'échange d'expériences profitables à tous. Cette jeune ONG a été créée et est constituée par des Africains soucieux de mettre leurs capacités, leurs connaissances et leur expé-

rience au service de l'Afrique. Elle a son siège au Congo Kinshasa et un bureau international à Genève, chargé d'établir et de maintenir la jonction entre le local et l'international : Africa Tomorrow, International Office, 3 rue Gustave Moynier, Case postale 2278, 1211 Genève 2.

Mise au concours

La Faculté de théologie de l'Université de Fribourg recherche

UN-E PROFESSEUR-E ASSOCIÉ-E
DE THÉOLOGIE MORALE FONDAMENTALE
EN LANGUE FRANÇAISE

PROFIL :

- Enseignement et recherche de la théologie morale fondamentale et d'une partie de la morale spéciale
- Collaboration aux projets interdisciplinaires du Département de théologie morale et d'éthique

REQUIS :

- Doctorat en théologie catholique ou diplôme équivalent ou supérieur
- Très bonnes connaissances du français et si possible bonnes connaissances de l'allemand (Faculté bilingue)
- Si possible expérience d'enseignement

Entrée en fonction :

1^{er} octobre 2001 ou à convenir

Délai des candidatures : 30 avril 2001

*Les candidatures sont à adresser
au professeur Guido Vergauwen,
doyen de la Faculté de théologie
Université Miséricorde, CH-1700 Fribourg.*